

FILLIOL (CHARLES)

Angers 1882.

Notre promotion vient encore de perdre un de ses membres comptant parmi les meilleurs. Le 18 avril, fut conduit à sa demeure dernière notre bon camarade Filliol, qui emporte avec lui les regrets unanimes de tous ceux qui l'ont connu et le tenaient pour un bon et un très honnête homme.

Après avoir successivement passé par les diverses Compagnies des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée, Ouest et Orléans, il reconnut bientôt que les situations que ces Compagnies pourraient lui offrir seraient insuffisantes à son activité et à son ambition.

Il abandonna, sans hésiter, cette carrière pour faire de la représentation industrielle où il acquit rapidement, grâce à son tact et à son sens pratique des affaires, la sympathie et la confiance de ceux qu'il approchait.

En 1897, il fut engagé, comme sous-directeur, à la Société générale des huiles et fournitures industrielles qu'il quitta, après quelques années, à la suite de désillusions, pour prendre, en association, une maison dans la même branche de commerce. Cette association fut une cause néfaste à ses intérêts et à sa santé. Par des efforts opiniâtres et un labeur bientôt au-dessus de ses forces, il était parvenu cependant à faire prospérer, seul, cette maison aux charges si lourdes. C'est au moment où le succès venait couronner sa ténacité que la maladie le terrassa définitivement.

Les paroles suivantes ont été prononcées à l'issue de la cérémonie, à laquelle un grand nombre de personnes assistaient et parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de nos Camarades de promotions diverses.

DISCOURS DE M. CHERTEMPS (Ang. 1882).

Mesdames, Messieurs, chers Camarades,

C'est le cœur étreint d'une profonde émotion que je viens, au nom des Anciens Élèves de sa promotion de l'École d'Arts et Métiers d'Angers, adresser un dernier adieu à notre cher Camarade et ami.

J'ai été l'un des mieux placés pour apprécier quel excellent Camarade, quel parfait honnête homme était Charles Filliol. Nature foncièrement droite, tempérament réfléchi, il était, pour ceux qui faisaient appel à ses conseils, d'un avis sûr et toujours profondément désintéressé. Il avait surtout cette qualité de ne pas chercher à déguiser la vérité à ceux qu'il comptait au nombre de ses amis; il leur évitait ainsi souvent de tomber dans des erreurs nuisibles à leurs intérêts.

Il eut, il y a plusieurs années, l'ambition fort légitime d'assurer aux siens qu'il affectionnait sans limites, une somme plus grande de bien-être présent et à venir. Il s'engagea, pour cela, à corps perdu dans la mêlée industrielle. Or, ceux qui ont débuté avec de faibles ressources et de lourdes charges, savent, seuls, combien il est périlleux et pénible de gagner successivement les échelons supérieurs qui conduisent à la fortune. Il faut, pour cela, être doué de qualités précieuses de travail, d'intelligence, d'énergie et d'organisation. Notre Camarade Filliol les possédait, ces qualités! Mais il lui manqua, hélas! au moment même où il commençait à recueillir le fruit de son labeur acharné, ce qui ne doit jamais faire défaut pour vaincre définitivement : la santé!

Touché depuis longtemps par une maladie qui ne lui pardonnait pas, la lutte ne devint plus égale. Et, pendant deux mois et demi, ce fut un corps-à-corps effroyable avec la mort qui, malgré les efforts désespérés de notre pauvre Camarade, ne voulut pas abandonner sa proie. Ni le dévouement sublime des siens, ni le secours de la plus haute science, ne purent empêcher son entraînement vers le néant.

Ses pauvres parents, si bons, dont il était le fils unique, méritaient pourtant, pour leurs vieux jours, mieux que cela du Destin. Sa veuve, pour qui son affection profonde ne s'est jamais démentie, et ses deux chers enfants perdent en lui un ami sûr et infiniment dévoué et un conseil des plus éclairés.

Tous ses amis, ses camarades, et ceux qui l'ont approché d'un peu près, conserveront du cher disparu un souvenir impérissable et des meilleurs. Ils assurent à sa famille qu'ils partagent la profonde douleur dont elle est unanimement atteinte.

Repose en paix, mon bien cher ami, tu l'as bien gagné! Que ta bénédiction accompagne tes chers parents, ta veuve et tes chers enfants, tous si tendrement aimés, comme ils sont accompagnés de nos vœux les plus chers pour leur bonheur futur.

DISCOURS DE M. BORAMÉ (Châl. 1880)

C'est avec une émotion des plus pénibles que je viens ici dire, au nom de Julien, mon associé, empêché, et au mien, un dernier adieu à celui qui fut notre ami !

J'ai connu Filliol il y a bien longtemps, alors que je concourais pour les Ecoles d'Arts et Métiers et qu'il était encore trop jeune pour s'y présenter; c'était en 1880, il n'avait alors que 14 ans; sa structure athlétique, sa barbe précoce, lui donnaient déjà cependant l'air d'un homme et je ne pensais pas que ce garçon si fort et respirant la santé disparaîtrait à 40 ans !

Un ami commun nous présenta, nous devînmes amis immédiatement, et nous ne devons plus cesser de nous voir fréquemment.

C'est en 1883 que Julien le connut, Filliol était encore élève à Angers. Sa figure franche et loyale lui gagnait toutes les sympathies et le commerce de son amitié fut toujours un plaisir recherché.

Si Filliol était robuste, c'était aussi un travailleur infatigable; mais loyal avant tout, il croyait, hélas ! trop volontiers, à la loyauté des autres. Il avait quitté la Compagnie d'Orléans avec le but bien arrêté d'arriver à se créer une situation. Cependant, par deux fois, indignement trompé, la réalisation de son rêve en fut retardée; la deuxième fois, il s'affecta profondément et, pour décider du succès de son entreprise, il dut fournir une somme de travail colossale. C'est au moment où il venait d'atteindre pleinement au but poursuivi, et qu'enfin l'avenir se présentait plus souriant pour lui, qu'il est ravi à l'affection des siens qu'il adorait.

Il y a quelque temps encore, nous parlions ensemble des difficultés qu'il avait eu à surmonter et ce fut une occasion, pour lui, de me faire part du grand mérite qui revenait, pour sa réussite, à l'amie d'enfance à laquelle il s'était marié depuis longtemps déjà, dont l'affection ne s'était jamais départie comme épouse et dont le courage très éprouvé comme mère, par la santé de ses enfants, n'avait jamais faibli.

Deux enfants, une femme et des parents ont fait une perte irréparable et cruelle en Charles Filliol, qu'ils me permettent de leur affirmer que si leurs regrets sont immenses, ils le sont aussi pour moi, comme pour Julien, et aussi pour tous ceux qui ont pu être favorisés de l'amitié de leur cher disparu dont le souvenir ne s'éteindra qu'avec chacun de nous.

Adieu Filliol ! adieu !

Ch. CHERTEMPS
(Ang. 1882).